

Montemayor, Carlos A., *CHIAPAS, LA REBELLION INDIGENA DE MEXICO*, Espasa, 1998. Traduit de l'espagnol par Suzanne Gasster pour "penser d'ailleurs".

Quand, au Mexique, nous avons commencé à prendre en compte le monde indigène, nous avons sous-estimé les langues, les religions, la culture, la loi, et même la condition humaine des peuples indiens. Autant de critères qui dans le passé, et encore de nos jours, servaient à renforcer la discrimination contre les indigènes.

À travers l'éducation et la distribution des ressources officielles, encouragés par nos grands indigénistes, nous avons essayé d'aider ces peuples à cesser d'être eux-mêmes ; ouvertement ou de façon voilée, nous croyons qu'ils ne doivent pas continuer à être ce qu'ils sont.

Quelques libéraux du 19<sup>ème</sup> siècle ont proposé que le terme « indien » disparaisse, que nous parlions seulement de la différence entre citoyens riches et citoyens pauvres. Aujourd'hui nous louons la culture préhispanique. Mais nous ne donnons pas d'importance aux cultures indigènes contemporaines, ou nous les ignorons. On applaudit l'indigène historique mais l'indigène réel, actuel, non.

Depuis quelque mois, à cause du soulèvement EZLN, de nouveaux bureaux du gouvernement se sont vus obligés de découvrir les indiens. Avant, on justifiait les investigations des communautés indigènes et proposait des versions variées de leur condition et de leur culture, afin de les catéchiser, pour des projets scientifiques, ou pour préparer l'invasion de leurs territoires. Très tôt pendant la période coloniale, Le Frère Julián Garcés a condamné les atrocités commises contre les indigènes mexicaines. Dans sa lettre au pape Paul III, il dénonce quelques espagnols « qui sont persuadés que ce n'est pas péché de les insulter, de les détruire, de les tuer. C'est là la voix du Diable. C'est une voix qui sort des gorges avariées de Chrétiens dont l'avarice est telle qu'ils s'obstinent à dire que des créatures rationnelles, faites à l'image de Dieu, sont des bêtes de somme ou des ânes... »

Sahagun nous affirme que c'est la religion idolâtre qui faisait de l'indigène un être dégénéré, satanique, pour lequel Dieu a trouvé le châtiment parfait et sa conversion religieuse avec un seul instrument, la Conquête. C'est quand même vrai que Bernardino de Sahagun est indispensable pour la tradition nahuatl ; Frère Diego de Landa fut le plus grand prédateur de la culture maya. Néanmoins, il a écrit un livre clé pour l'entendre. ....

Ceux qui très tôt croyaient que au fondement du Nouveau monde il y avait l'indigène, n'acceptait pas non plus la culture indigène. Ils la voyaient à travers la tradition classique et chrétienne. Pour Vasco de Quiroga, ils étaient des hommes pareils à ceux du siècle d'Or ; des hommes « d'or de la première époque » : « et maintenant une nouvelle descendance est envoyée du très haut ciel /afin que surgisse la lignée d'or dans le monde. » (Eglogue IV de Virgil)

Au 17<sup>ème</sup> et au 18<sup>ème</sup> siècle, les connaissances au sujet des indigènes ne sont pas liées au besoin de les combattre ni de l'évangéliser, mais à la nécessité pour les colons de poser et de s'appropriier les valeurs du nouveau monde face au passé glorieux de l'Espagne dont ils venaient de se libérer. Le *criollo* sentait pour la première fois que l'indigène faisait partie de

son patrimoine, qu'il fallait l'absorber pour se démarquer de l'Espagne. Il se proposait de récupérer, et de s'approprier, cette même culture que la Conquête tenta de détruire et d'anéantir. Le 16<sup>ième</sup> siècle marqua la conversion religieuse de l'indigène et sa destruction comme peuple. C'est sa « renaissance chrétienne », les 17e et 18e siècles ont entériné sa marginalisation véritable et sa « renaissance » historique. Mais l'indien qu'ils ont sauvé était une idée, un concept du passé. Depuis cette époque- là, nous autres les non-indigènes, nous croyons que cette culture est la nôtre, que c'est celle de tous les mexicains. Et nous nous approprions cette culture sans aucun dialogue avec les indiens véritables, de chair et d'os. Ce dépouillement du patrimoine historique de l'indien, cette excision entre la grandeur passée culturelle et nos peuples indigènes affamés et exploités a permis que le Mexique célèbre un monde préhispanique, mais qu'il discrimine contre les peuples contemporains.

Un des libéraux les plus reconnu de la fin du 19<sup>ième</sup> siècle, Emilio Rabasa est persuadé que l'indigène ne peut pas se racheter sauf grâce à un contact avec le blanc : « Trois millions d'indiens inférieurs à ceux de Moctézuma, moral et intellectuellement, n'ayant aucun lien avec la partie consciente de la population, furent l'héritage que la nation reçut de la Colonie défunte. »

Quand les enfants de la classe pauvre indigène assistent à l'école avec des élèves de classe supérieure ils commencent à se réveiller, et finissent par apprendre autant que les autres : mais ils doivent aux blancs leur réussite et c'est grâce au stimulus des blancs qu'ils apprennent. Chaque école de ce type peut à peine contribuer une poignée de citoyens à la nation chaque année. Mais l'école qui va chercher l'indigène dans ses montagnes ne donne pas un seul homme au Mexique.

Partout au Mexique, la conviction est unanime que l'aptitude n'est pas du tout une question de caste. Or, si nous examinons des cas particuliers, nous trouvons que chaque indien qui est monté en rang social a vécu en contact avec la classe supérieure dès son enfance. Dans tous les cas c'est la vie entourée par des personnes de caste supérieure qui transforme la mentalité de l'indien et seulement une fois qu'il a acquis la nouvelle mentalité, l'indien est capable de profiter de l'éducation, même de la chercher pour lui-même avec un zèle extraordinaire.

Le Mexicain en général voit les langues indigènes comme des « dialectes », ayant intériorisé l'idée que ce sont des langues inférieures ou sans développement. Il serait très surpris d'apprendre qu'il n'existe pas de langue supérieure. Toute langue est un système linguistique définissable, dans les mêmes termes que tous les autres avec un ordre grammatical nécessaire pour une complète gamme de communication abstraite, symbolique, métaphorique, impérative, expressive, ludique : à partir d'un système phonologique particulier.....

Nous croyons aussi que les langues avec une tradition écrite ont un « art littéraire » et que les langues indigènes ou les sociétés sans écriture ont autre chose que nous appelons « tradition orale » sans nous soucier d'établir les frontières entre art de la langue (écrite ou non) et communication orale. Peut-être cela est-il dû à la vision ethnologique ou

ethnolinguistique à la place de critères esthétiques qui priment dans nos études de littérature « civilisées » ? Peut-être oublie-on que les deux œuvres capitales de l'Occident, *l'Illiade* et *l'Odyssée* sont nées avant l'invention de l'écriture ?

Pour l'Occident la calendarisation de l'histoire est évidente. Nous croyons que ce qui s'est passé une fois s'est passé seulement à ce moment et que cela n'a rien à voir avec le moment d'après. Pour les cultures indigènes, le temps est différent : il a une autre rapidité ou lenteur, peut-être. Cela est un des secrets de la résistance culturelle et de la combativité de ces peuples. Pour eux, le passé se retrouve dans une autre dimension qui continue à exister avec le présent. La mémoire indigène est un processus de vitalisation du passé. Les fêtes, les danses, les prières, la tradition orale sont la force d'une mémoire qui se communique avec cette autre dimension dans laquelle les choses se maintiennent toujours en vie, coexistent avec ce que nous vivons en ce moment. Ce regard vers un passé qui est actuel (et que la tradition talmudique partage, peut-être) est une autre structure spirituelle, une autre manière de comprendre la vie sociale. Pour cela, Emiliano Zapata est la réincarnation d'une force de lutte de tout un peuple, non seulement dans le Sud du pays, mais dans le pays tout entier.

Le 4 janvier 1994 à Oxchuk, onze combattants du EZLN qui se retiraient vers Hauxlan furent arrêtés dans la Plaza central ; on les a attachés avec des cordes, pieds et mains, 6 d'entre eux dans le kiosque de la plaza. Domingo, un tzeltal de Bachajon, m'a expliqué : « C'est naturel que ça se soit passé à Oxchuc, parce que dans ce même village on avait attaché, pieds et mains, le roi indien Juan Lopez. » Ce tzeltal me racontait ses investigations au sujet de Juan Lopez. Il avait compilé depuis un certain temps des versions de la tradition orale au sujet de ce personnage qui a affronté victorieusement les « armées du gouvernement » et dont certains se souvenaient comme « le roi indien ». Le livre de Domingo réunissait 7 versions collectées dans de différentes communautés de Quilon, d'Occosingo, et de Carcuc. Ces versions avec leurs variantes offrent des informations sur les valeurs, religieuses et politiques, et un passé qui reste vivant dans la région tzeltal. C'est peut-être possible que la militarisation actuelle se superpose à des épisodes originaux, comme le concept d'otage, que les communautés vivent maintenant tous les jours. Par exemple Manuel Hernández de Swijlibja, Chilon, a raconté à Domingo l'organisation des forces indiennes :

« En ces vieux temps-là, les soldats essayaient d'exterminer les tzeltals. En une occasion, sont sortis de leurs casernes des milliers de soldats pour écraser les gens de Bachajon. Les anciens, avec l'aide des naguales, ont deviné que l'armée venait pour les sacrifier et ils ont préparé un "renforcement" dans la route pour les empêcher de rentrer dans leur territoire. »

« Avec l'aide de leur naguales », dit Manuel Hernandez. Le nom vient d'une forme grammaticale nahuatl nahualli qui signifie « glissant » ou « caché ». Le nahualli ou nagual se trouve dans l'obscurité, dans le monde invisible, dans un rapport de pouvoir avec une autre dimension. C'est une matérialisation de l'unité entre tout ce qui vit dans le monde. Chaque être humain, dès sa naissance, est lié à un animal de la montagne qui le protège et avec lequel il partage sa propre vie, pouvoir ou fatalité. Dans ce cas, les naguales ont augmenté la force des tzeltales.

La lutte de Juan Lopez contre les armées « du gouvernement » reste vivante sous forme de tradition orale l'insurrection indigène la plus importante de l'époque coloniale dans les montagnes de Chiapas. Ce fut en, 1712 ; ses composants politiques et religieux montrent, peut-être des parallèles spirituels avec le Zapatisme de 1994. En termes généraux, et sous son aspect religieux, l'insurrection, c'est la révélation ou, tout au moins, la relation directe de la Vierge avec les indigènes, qui a déclenché l'insurrection. Il s'agit d'une indianisation du culte catholique que les autorités civiles et religieuses de la nouvelle Espagne ont réprimée et poursuivie, une partie de toute une série d'apparitions de la Vierge et de tentatives d'insurrection indigènes de 1708 à 1713 dans la région de Zicantan, Chenalho y Canuc. Nous connaissons ces mouvements grâce au livre du fray Francisco Ximenez, « Histoire de la province de San Vincente de Chiapas et Guatemala de l'ordre des Prédicateurs » 1720. Il a basé son texte sur des témoignages et un compte-rendu de l'insurrection préparé pour le roi d'Espagne par le père Gabriel de Arriaga, provincial de l'ordre des Dominicains en Chiapas.

La première apparition de la Vierge fut en 1708. Un ermite ladino qui prêchait de l'intérieur du tronc vide d'un chêne a affirmé qu'une image de la Vierge qui envoyait des rayons de lumière était descendue du ciel pour aider les indigènes. Les (indigènes) ont construit une chapelle. Nous devons signaler que vingt ans avant les indigènes continuaient à adorer des dieux avec des noms autochtones ou des images de saints catholiques comme substitués à leurs propres divinités. Cette « apparition » de la Vierge et son culte sont importants parce qu'il s'agit pour la première fois de la manifestation d'une spiritualité qui « indianisait » les (figures principales) catholiques.

La Vierge est apparue une deuxième fois en automne de 1711. Le village a construit une chapelle sur le site, pour l'adorer, et ils ont y ont mis aussi des statues des saints patrons des villages voisins, Madeleine et Huistan. La chapelle fonctionnait comme le lieu principal pour les fêtes de Pâques en 1712 et a attiré d'énormes foules. Les Tzozils voulaient que la Vierge soit la sainte patronne du village parce qu'elle s'était manifestée à eux, et leur avait promis son aide. Mais les autorités ont interdit le culte et puni ceux qui disaient avoir vu l'apparition. Les documents du gouvernement espagnol du tribunal sont la preuve que ce culte indigène de la Vierge était le même que celui que l'Eglise promettait pour la sainte patronne du village, et annulait toute crédibilité pour le culte des indigènes. (Cette fois les autorités ont dû se contenter de brûler la chapelle dressée par les indiens.)

Un an plus tard, autre refus de la part des autorités ecclésiastiques. La résistance indigène commença alors. Le curé a dû s'enfuir. Un autre indigène Sébastien Gomez de la Gloria, a affirmé avoir parlé au ciel avec la Sainte Trinité, la Vierge, Jésus Christ et St Pierre, et avoir reçu d'eux l'autorisation pour que certains indigènes puissent exercer les tâches des prêtres dans les communautés. Il déclare le 12 décembre 1712 qu'au ciel on lui a dit :

« Il n'y a plus roi, tribut, ni alcalde, ni fonctionnaires car ils sont venus en libérateurs. En conséquence, il n'y a plus d'évêques ni curé, parce que tout cela est fini, et que maintenant les indigènes jouissent de leur ancienne liberté, il n'ont plus que leurs propres curés qui sont en charge d'officier à tous les sacrements. »

(Document du Dominicain Ximenez,)

Beaucoup de communautés indigènes ont envoyé des candidats au sacerdoce. La majorité d'entre eux, familiers des rites catholiques, avait été assistants des prêtres espagnols notamment pour la tenue des registres de baptême et de mariages. Le clergé indigène proposait tout simplement de prendre la place du clergé espagnol, sans changer ni les rites ni le fond de la religion catholique.

\*

P. 106. Quand le mouvement zapatiste a surgi (octobre-décembre 1993) les tentatives d'une partie de l'Eglise de destituer l'évêque Samuel Ruiz (partisan d'une église autochtone) et le clergé qui l'appuyait ont cessé. Les marques d'appui aux dissidents dans l'Eglise, et parmi les organisations civiles ont augmenté. Plusieurs secteurs de la société ont proposé l'évêque, déjà choisi comme médiateur entre Zapatistas et le gouvernement, pour le Prix nobel.

La théologie de la libération est à la base du travail pastoral du diocèse. La base doctrinaire pour le travail social était la défense des pauvres (« L'option de préférence pour les pauvres. ») ce qui a provoqué l'opposition de secteurs puissants de l'économie, du gouvernement, et même du clergé qui toléraient, ou même acceptaient les inégalités que la théologie de la libération mettait en question ou combattait. Cet engagement a amené des changements dans la spiritualité des communautés indigènes du diocèse de San Cristobal. Cette idée encourageait les indigènes à sentir, à voir et à penser que le christianisme **est** aux côtés des pauvres indigènes. La pauvreté, la souffrance que le « peuple élu » de l'ancien testament a vécues sont les mêmes que celles dont les peuples indigènes souffrent. Ceux-ci sont aussi le « peuple élu de Dieu ».

\*

### Juan Lopez, le Roi Indigène

J'ai déjà expliqué que l'essai et le conte se confondent dans les œuvres des écrivains indigènes contemporains. Le conte est considéré comme de l'information culturelle, religieuse, historique ou géographique que possède une communauté, c'est un matériau qui sert de preuve, une information qui doit être intégrée comme témoignage ou document, qui doit être évaluée *grosso modo* pour l'investigation historique. Voilà le récit d'un (indigène) au sujet du héros tzeltel :

« On lui dit que des Espagnols armés jusqu'aux dents arrivaient au village, et que les indigènes vont sortir pour les combattre. Juan Lopes dit, « Mais vous n'avez pas d'armes. » « Si, nous sommes accompagnés de nos animaux protecteurs. Nous occupons la route en vrais hommes. » Juan Lopez dit : « J'espère que vous ne regretterez pas cette décision car ils ont des fusils et vous non. » « Si vous avez des doutes, on vous montre nos animaux, ceux que nous amenons. » Et les animaux protecteurs sortirent des montagnes, sautant d'une colline à l'autre. Il y avait des chevaux, des vaches, des dindes, des chats, des tourbillons d'écureuils, etc. Juan Lopez exprima sa préoccupation car il savait que ces animaux protecteurs seraient impuissants au moment du combat et qu'ils serviraient de chair à canon. Les animaux de la forêt tomberaient au premier coup de fusil. Les paysans : « Allons bon, si tu te moques de nous, qu'est ce que tu apportes ? » « Je ne dis pas que je sois plus fort que vous mais j'ai quand même quelque chose. » Il sortit son bâton, le planta dans la terre. Il en

jaillit un rayon de feu qui monta au ciel, *azul*, le stria d'un côté à l'autre et provoqua un fort tremblement de terre. Tous les vieux qui étaient présents tombèrent à terre. Juan Lopez leur dit, « vous ne servez pour rien, rentrez chez vous. Je passerai un peu plus tard pour vendre mes marchandises. » Les soldats ont deviné qu'il s'agissait de Juan Lopez. Il se tenait là au milieu d'eux avec sa charge attachée à sa tête, son pantalon reprisé et roulé jusqu'aux genoux, son chapeau tout ridé, ses mollets couverts de la boue de la route, un baston à la main droite. Quand il entendit les coups de feu, il enleva son chapeau pour attraper les balles des soldats. Quand le chapeau fut plein, il brandit son bâton. Le bâton se changea en un redoutable fusil, il visa et avec deux coups, il laissa étendus par terre tous les hommes en uniforme. Puis il ramassa les armes de tous les cadavres et les posa toutes dans un seul endroit. »